

## UN MONSTRE SACRÉ

**S**'il existe des monstres sacrés, au cinéma, au théâtre, Jean Marais était sans conteste l'un d'eux. Les comédiens dont le charisme et l'aura suffisent à illuminer une scène ou un écran, à captiver un public dans une salle de l'orchestre jusqu'au poulailler sont peu nombreux. Chacun possède sa spécificité.

Souvent, leur point commun est une certaine assurance de leur talent, une légère morgue, à peine perceptible parfois. Jean Marais n'était pas comme cela. Il est sans doute à ce jour le plus humble et le moins confiant de tous nos grands acteurs.

Il s'imaginait inculte, ayant une voix défaillante, manquant de charisme. Et pourtant, il est devenu l'un des plus grands comédiens français de toute l'histoire du cinéma, à la fois capable de s'investir dans une entreprise des plus élitistes, des plus pointues, et de se donner à corps perdu dans une production populaire. Toujours avec la même fougue, toujours avec le même désir, toujours avec le même succès.

L'homme avait foi en son destin, de toutes ses forces il a cru à sa bonne étoile, jusqu'à la contraindre à se montrer, à le guider, à le conduire jusqu'au sommet de la gloire.

Jean Marais, ce n'est pas l'itinéraire d'un homme, mais de deux, tant sa vie est étroitement liée à celle du génial Jean Cocteau. Deux vies qui, à bien des égards, ont formé une seule et même destinée, trajectoires mêlées, enlacées.

## Chapitre 1

# UNE ENFANCE AGITÉE

**J**ean Marais l'éclatant, le lumineux, l'homme au large sourire, une certaine image du bonheur, vif et sans faille. Voilà ce que la plupart des gens conservent de l'homme bon et du comédien génial.

Le bonheur, pourtant, Jean est parti à sa recherche, il est allé le gagner. Sa naissance et les premières années de sa vie n'ont pas respiré la joie de vivre, la simplicité des choses de l'enfance.

Jean Marais est né le 12 décembre 1913, à Cherbourg, troisième enfant d'une fratrie qui a vu mourir, peu de temps avant sa naissance, la fille cadette, à l'âge de deux ans. Triste histoire qui vaudra sans doute à Jean Marais d'être un enfant de réparation, de remplacement. L'on dit même qu'à sa naissance, sa mère ne voulait pas le voir, ni le prendre dans ses bras, et que lorsqu'elle s'y résoudra, ce sera pour l'habiller comme une petite fille. Et ce jusqu'à l'âge de deux ans. Mais l'histoire de Jean Marais ne débute pas avec cette anecdote. Elle démarre par une histoire floue, une histoire faite de faux-semblant.

Jean est le fils d'Alfred Marais, vétérinaire de son état, et de son épouse Henriette Bezon, vingt-six ans, sans profession. Henriette Bezon. Si un généalogiste venait à rechercher ce nom dans les registres des naissances, il n'en trouverait aucune trace, quels que soient ses efforts.

Car d'Henriette Bezon point. La mère de Jean Marais est née, semble-t-il, à Courbevoie (quoi qu'aucun document officiel ne vienne l'attester) de Louise Schnell et de Modeste Vassord. Son véritable prénom était Aline Marie-Louise, et son véritable nom de famille, par conséquent, était Vassord.

Aline Marie-Louise naît dans une famille déglinguée, avec un père joueur qui dilapide tout l'argent du ménage sans la moindre vergogne. L'homme et son épouse n'ont, de ce fait, pas les moyens (ni l'envie peut-être) d'élever cette enfant qui pèse comme un fardeau sur les finances chaotiques d'un foyer de toute façon bien peu recommandable. Aussi, l'enfant est bien vite recueillie par sa tante, Joséphine, qui a épousé un brave homme du nom d'Henri Bezon.

À peine arrivée dans son nouveau foyer, l'enfant est rebaptisée Henriette (sans doute en hommage à son oncle), et prendra de façon usuelle le nom de famille de ses bienfaiteurs. Ainsi, c'est Henriette Bezon qui deviendra l'épouse légitime d'Alfred Marais, un jour de 1906, à Neuilly-sur-Seine.

Alfred vient de passer sa thèse et est officiellement vétérinaire en cette même année. Une nouvelle vie commence pour le jeune couple. Tous deux quittent la région parisienne et partent pour Cherbourg, dans la Manche, département d'où est originaire la famille de l'époux d'Henriette. C'est donc dans cette bonne ville, celle des parapluies, qui, disons-le sont indispensables

en toute saison, que le couple fit souche. Le 19 décembre 1909 naît Henri, frère aîné de Jean, puis, le 13 septembre 1911 Madeleine voit le jour. Un bébé qui, malheureusement, ne survivra pas bien longtemps, emportée alors qu'elle n'est qu'un tout petit morceau d'innocence, le 28 février 1913. Henriette, elle, est enceinte de Jean, qui naîtra quelques mois plus tard.

Durant toute sa grossesse, la maman prie pour qu'une fille vienne remplacer la pauvre âme disparue si cruellement. L'arrivée d'un garçon la contrariera donc. Sans doute beaucoup plus que cela.

La mort de Madeleine est une blessure que rien ne pourra consoler. Henriette s'est illusionnée, s'est dit qu'une petite duchesse apaiserait son cœur meurtri.

On ne peut cependant imaginer un seul instant que même si Jean avait été une fille, la douleur de sa mère en aurait été pour autant allégée.

Le temps faisant cependant son affaire, c'est finalement une relation très forte, trop peut-être, qui va s'installer entre Jean et sa mère. Une relation mère-fils complexe, passionnée, intense et qui va se faire plus forte encore du fait de l'absence du père.

En effet, lorsque naît Jean Marais, la Grande Guerre n'est pas très loin. La machine à broyer les hommes et leurs familles est en route, et ne s'arrêtera que quand suffisamment d'humains auront péri. Alfred Marais est donc mobilisé, quelques mois seulement après la naissance de son petit Jean.

L'homme doit quitter sa famille, en août 1914, pour aller rejoindre le 7<sup>e</sup> régiment d'artilleurs auquel il est affecté. Il fera une guerre exemplaire, si tant est qu'une chose de ce genre existe vraiment. La guerre n'est que dévastation du cœur des hommes. Faire une guerre exem-

plaire ne signifie probablement rien d'autre que courber l'échine sous la puissante faux de la haine. Alfred sera blessé au front et recevra la croix de guerre. Un héros, sans doute. Mais surtout un héros qui a eu la chance de revenir entier de la grande boucherie qui a écartelé l'Europe et modelé le siècle qui s'ouvre. Alfred ne sera démobilisé qu'après cinq longues années sous l'uniforme. Il ne rentre chez lui qu'au début de l'année 1919.

Il y retrouve un fils, Jean, pour qui il n'est rien. Le garçon a cinq ans passés et il n'a, pour ainsi dire, jamais vu son père, que la bataille et son bruit furieux ont tenu éloigné du foyer familial. Une photo trônait sans doute sur la cheminée, mais Jeannot n'y prêtait guère attention. Aussi, quand Henriette décide de quitter la maison, sous un prétexte trouble, voire parfaitement fallacieux, l'enfant n'est aucunement gêné ou choqué.

Il n'avait pas de père jusqu'ici, pas de raison qu'il en ait un maintenant. La jeune mère menait de toute façon déjà une vie plutôt agitée depuis quelque temps. Elle avait un amant dont certaines mauvaises langues assurent qu'il est le père véritable des enfants. Eugène Houdaille, l'amant, semble avoir vécu avec Henriette une véritable passion.

Les contours en sont cependant assez flous. Mais plusieurs voix concordantes parlent d'un amour dévorant, et d'une paternité probable.

Bref, après une curieuse altercation servant de vague prétexte (Alfred aurait giflé Jean pour ne pas avoir reconnu son autorité), Henriette quitte le foyer familial, emportant avec elle ses enfants, mais également sa mère et sa sœur, qui toutes deux vivaient avec la famille.

Il faut dire qu'Henriette n'a jamais aimé la bonne ville de Cherbourg, charmante et immobile. Trop élégante, trop parisienne pour cette ville de province endormie, où

elle n'est d'ailleurs jamais parvenue à trouver sa place. Les gens la regardent de travers avec ses toilettes trop apprêtées, son élégance toute décalée dans une ville de la France profonde.

Les seuls moments de plaisir qu'Henriette a pu trouver au fin fond de la presqu'île du Cotentin, sont les séances de cinéma où elle entraîne régulièrement son petit Jeannot. Le gamin est à chaque fois émerveillé, subjugué par ce qu'il voit. La salle obscure lui révèle sa vocation : il sera acteur de cinéma. Il a cinq ans seulement.

La première séance à laquelle il assiste le marquera à tout jamais. Il raconte lui-même que c'est en assistant à la projection des *Mystères de New York*, abasourdi par la beauté et l'agilité à l'écran de l'actrice Pearl White, qu'il prend sa décision.

Sans doute celle que prend tout enfant lorsqu'il découvre le cinéma. Sans doute, oui, mais Jeannot est loin d'être un enfant comme les autres. L'acteur raconte d'ailleurs, pour l'anecdote, qu'il était un jour, beaucoup plus tard, allé rendre visite à la belle et blonde Pearl White, la femme qui lui avait inoculé le virus du cinéma. Cette dernière finissait ses jours à Paris.

Jean, lui exprimant son admiration devant toutes les merveilles, toutes ces prouesses, qu'elle effectuait à l'écran se vit répondre qu'elle ne faisait rien de tel, que jamais elle n'avait grimpée sur un building et qu'elle n'effectuait que les prises en gros plan. Déception de Jean, peut-être une des raisons pour lesquelles, plus tard, il refusera de se faire doubler pour les cascades...

La petite famille se transporte donc jusqu'à Paris. Adieu Alfred Marais. L'homme qui a toujours sincèrement aimé son épouse passera les jours qui lui restent à vivre à attendre un improbable retour. L'installation à

Paris n'a rien de simple. Henriette, sa mère, sa tante, les enfants, beaucoup de monde à loger au débotté. Aussi, les adultes iront à l'hôtel, mais le petit Jeannot ainsi que son frère seront confiés à une amie d'Henriette, qui se débarrassera des petits à son tour pour les fourguer à une dame de sa connaissance qui officie en tant que concierge, Madame Boulmier.

Jean et Henri passeront quelques agréables moments en compagnie de la dame, de sa fille, Fernande, premier amour secret de Jean Marais, et du chien Gamin. La parenthèse durera peu de temps. Bien vite, Henriette viendra récupérer sa progéniture.

Elle a trouvé une maison à louer au Vésinet. La curieuse famille va donc y emménager. Une maison assez vaste pour y accueillir tout le monde, mais que Jean trouvera absolument hideuse. Une maison en meulière, un mot que l'enfant prononcera longtemps Molière, une première scène pour une vie des plus théâtrales.

Bien vite, un homme fréquente la maisonnée, et reste dormir, parfois. Ces soirs-là, le petit Jeannot n'est pas autorisé à rejoindre sa mère, son amour de mère. L'homme s'appelle Jacques de Balensi. Jean s'en fera un oncle pour la galerie.

La vie est plutôt douce pour Jean. Sa mère est en adoration devant lui, une adoration parfaitement réciproque au demeurant. Cette femme est si belle, si vivante, que c'est un déchirement lorsque, chaque jour, elle s'apprête avec ses plus belles toilettes et quitte la maison.

Mais le bonheur des retrouvailles, chaque soir est exactement proportionnel au déchirement du matin. Lorsqu'elle rentre, Henriette a toujours les bras chargés de paquets et raconte les choses extraordinaires, insolites ou farfelues qu'elle a vécues pendant la journée. Jean n'a



pas la moindre idée de ce que fait sa mère pour vivre, et après tout, il s'en moque. Sa maman est une héroïne. Il raconte de fabuleux bobards à ses camarades de classe qui ont, eux, une famille des plus mornes et des plus conventionnelles. Le jeudi, mère et fils se rendent à Paris, pour une visite de courtoisie à ce cher Eugène Houdaille qui a été muté à la gare Saint-Lazare, puis, main dans la main, ils vont s'engouffrer dans une salle obscure pour y découvrir, les yeux écarquillés, les vedettes qui, en ces années 1920, font le bonheur des spectateurs.

La mère de Jean est une femme extravagante, ce qui convient très bien au petit. Elle ne cesse de faire des blagues, semble changer de vie à chaque changement de costume. Elle est une comédienne dans l'âme, une comédienne dans son quotidien. Personnage haut en couleur comme on n'en croise que très rarement dans la vie réelle.

Mais vivre avec une mère comme cela a également quelques désavantages. La vérité est, par exemple, une notion toute relative. La jeune femme raconte beaucoup de choses, beaucoup d'histoires qui parfois peuvent se contredire, s'entremêler.

Bref, le plus grand flou artistique entoure sa vie et son passé. Mais le petit la croit. Il n'a aucune raison de mettre la parole de son amour de mère en doute.

Aussi, lorsqu'un jour Henriette annonce à Jean qu'il leur faut quitter la maison parce que son père est à leur recherche, Jeannot ne bronche pas. Il suit sans poser de question. Ainsi, la petite troupe déserte-t-elle la maison en « Molière » du Vésinet et va s'installer non loin de là, à Chatou, dans une nouvelle demeure. Henriette prendra pour l'occasion un nouveau nom, celui de Morel.

La vie reste cependant la même. Henriette Morel part le matin, revient le soir, toujours avec des histoires

extraordinaires. Lorsqu'elle tarde cependant, sa tante et sa mère semblent s'inquiéter réellement. Une inquiétude qui va bien au-delà de celle que l'on peut concevoir pour un être aimé ayant un retard anormal.

Mais Jean sent à peine cette inquiétude, cette tension. Il la voit, la perçoit, mais ne se doute pas que les deux femmes sont véritablement pleines d'une anxiété parfaitement justifiée. Il ne le comprendra que plus tard.

Pour l'heure, le petit ange a huit ans et il rejoint son frère Henri au collège de Saint-Germain-en-Laye, ville toute proche. Un petit ange qui s'avérera un véritable démon. L'enfant a sans doute été trop couvé.

Il a vécu dans un univers où réalité et fiction n'ont pas de frontière véritable, où on lui a aussi très probablement tout laissé passer. Aussi, c'est un énergumène de compétition qui déboule au collège, une furie. Le gamin est une plaie pour ses professeurs et pour tout le personnel d'encadrement en général.

Voleur, menteur, comédien, il est intenable. En revanche, il se taille une fantastique réputation auprès de ses camarades. Le gamin est hardi. Il ne défie pas l'autorité, il l'ignore splendidement, ce qui est la chose la plus insoutenable qui soit pour l'autorité en question. Il est roué, malin et bien qu'il n'ait pas mauvais fond, devient rapidement insupportable auprès du personnel du collège. Il parvient cependant à passer trois ans, comment, on ne sait, dans l'établissement avant d'en être renvoyé.

Il faut dire que les pitreries du gamin ne lui laissent que peu le loisir d'étudier et que, par conséquent ses résultats sont médiocres, pour ne pas dire résolument catastrophiques. Jean doit donc quitter le collège de Saint-Germain. Sa mère l'inscrit alors à Paris, au Petit-Condorcet, un établissement privé situé non loin de la

gare Saint-Lazare, lieu qu'il connaît bien pour y aller régulièrement en visite voir Eugène Houdaille, celui dont il ne saura jamais s'il s'agit ou non de son père biologique.

Dans le nouvel établissement, on ne peut pas dire que Jean s'épanouisse. Le décor change, mais le gamin n'évolue guère. Il continue ses pitreries avec le même entrain et, pour cacher ses mauvais résultats, il invente un système de double carnet de notes. Celui que lui donne l'école, il le signera lui-même, sans que sa mère puisse y poser un regard. En revanche, il en fabrique un deuxième, plus conforme aux attentes d'Henriette.

Évidemment, le carnet que le petit présente à sa mère n'affiche que d'excellentes notes et de bienveillantes appréciations.

Bien entendu, la supercherie ne tiendra qu'un temps, assez court qui plus est. Henriette se voit en effet un jour convoquée par le directeur du Petit-Condorcet pour discuter des résultats lamentables de son rejeton.

Elle se rend donc au rendez-vous, plutôt remontée, sachant que son fils a d'excellentes notes dans la plupart des matières. La surprise est grande lorsqu'elle découvre, en même temps que le directeur, le système mis en place par le facétieux gamin.

Faute impardonnable, Jean est renvoyé, comme il fallait s'y attendre. Il va donc falloir jouer des coudes, faire des pieds et des mains pour trouver au turbulent Jeannot un établissement susceptible de l'accueillir malgré ses frasques nombreuses et incessantes.

C'est là qu'intervient l'oncle pour la galerie, Jacques de Balensi. Il certifiera avoir été le percepteur de l'enfant, qui n'aurait par conséquent jamais fréquenté un établissement scolaire. Joie d'une époque où l'informatique et les dossiers en réseau n'existaient pas...